

par [Clémentine Mercier](#)

publié le 4 décembre 2020

Photo

Antoine d'Agata, degrés et de force

Dans une expo et un livre magistral, le photographe de Magnum a rassemblé son travail au long cours sur la pandémie. Usant de la thermophotographie, c'est un témoignage à vif sur une humanité vacillante en temps de Covid.



Service réa Covid-19, hôpital Bagatelle, Bordeaux (Avril 2020). (Photo Antoine d'Agata. Magnum Photos. Courtesy Magnum Gallery et Galerie des Filles du Calvaire)

Voir ou ne pas voir ? C'est toute la question. Regarder le virus dans les yeux, là où il fait des ravages, ou mettre des œillères ? Arpenter les rues désertes aux airs de fin du monde ou rester calfeutré chez soi à zieuter par la fenêtre ? Alors qu'un linceul d'effroi et d'inertie s'abat sur la France en mars 2020, le photographe Antoine d'Agata n'hésite pas une seconde. Le nomadisme chevillé au corps et les nerfs optiques pulsant sous ses tempes, il fonce dans l'urgence et bat le pavé pour saisir la tragédie du coronavirus, ce minuscule et terrible ennemi qui fait basculer le monde et plonge les plus fragiles dans la misère ou l'au-delà. Le résultat de son travail acharné est aujourd'hui visible dans une saisissante installation à la Fondation Brownstone, à Paris. Mais surtout, il est rassemblé dans un livre-pavé magistral, auto-édité, qui, à ce jour, est le seul ouvrage à se coltiner frontalement et artistiquement la pandémie. Si des centaines de séries photographiques de confinement ont vu le jour, qui d'autre que D'Agata a été au front avec un protocole brillant - le choix de la thermophotographie (une photographie qui capte la chaleur) - et une opiniâtreté sans relâche ? Dans un habile mélange de fureur et de pudeur, la photographie de Magnum a su saisir l'humanité vacillante, dans des images qui feront date. Démissionnaire de son poste de vice-président de l'agence, il entre en résistance, pour la nécessité absolue du témoignage de la tragédie. Avant même une commande passée par *Libération*, au début du confinement, le photographe enregistre, via les écrans, les prémices venues de Chine, le centre d'urgence Covid de Taverny, les contrôles de police... Puis, à l'aide d'un appareil thermique aux couleurs rouge sang séché, il capte de façon compulsive les silhouettes furtives, les corps échoués sur le bitume, les rues vides. Alors que les villes sont paralysées par la surveillance policière, que les sirènes des ambulances font monter la peur d'un cran, le photographe, grâce à une commande du *New York Times*, est autorisé à entrer dans les hôpitaux. Deux services hospitaliers le prennent en résidence et il y passe nuit et jour. D'autres lui ouvrent leurs portes, le virus est partout : Argenteuil, Marseille, Salon-de-Provence, Nancy, dans les Ehpad et jusque dans les morgues. Des malades et des morts, le photographe rapporte des tableaux quasi abstraits où se distinguent les tubes, les respirateurs, les écrans, les masques, mais surtout les gestes bouleversants des soins hospitaliers, entre haute technologie et délicatesse du lien humain. Dans la lutte pour la vie, les corps souffrent et s'entraident, les mains se tendent, les têtes se rapprochent. Les humains sont devenus des fantômes d'eux-mêmes, les malades entrent en lévitation. Quasi mystiques, les images pourraient être celles de vitraux d'église. Alors que la planète se fige, D'Agata saisit un monde de gisants dont on ne sent ni les miasmes, ni le sang, ni la merde, mais où les âmes sont des étincelles, des «*lucioles*», écrit parfaitement Philippe Azoury. L'ouvrage est porté par des textes poignants, ceux du philosophe Mehdi Belhaj Kacem notamment, qui a perdu sa mère et qui voit dans les places vides du métro celles des infectés, des suicidés, des fragilisés. Celles de nos morts partis avec la pandémie.